**Déchéance**

Lorsque la serrure fut pénétrée par la clé, la clé tournée par ma main, ma main posée sur la poignée, la poignée baissée, la porte ouverte, j’entrai dans mon abattement. Il venait de s’éclairer, je le vis entièrement.

En fermant la porte de la maison d’édition, en m’en éloignant, puis plus tard dans le métro et dans le hall de l’immeuble, mon esprit avait été opaque. Les lampadaires scintillaient, les phares des voitures scintillaient, les néons du métro scintillaient, mais aucune lumière ne perçait. Rien n’avait éclairé ma peine. Elle demeurait dans l’ombre de la stupeur, stupeur apparue à la vue des titres — un romancier était accusé de plagiat — , stupeur revenue à la lettre de mon éditeur — on me convoquait, j’étais le dit romancier — , stupeur accrue à ses mots — mon roman ne serait plus édité, ni mis en vente. Je n’avais eu aucune réaction. Il m’avait annoncé sa décision, j’avais hoché la tête sans sortir un mot, il m’avait fait déchirer le contrat, et j’étais sorti calmement sans protester. Mon visage était froid, mais aucun poing n’était fermé, aucun sourcil relevé, aucun muscle contracté. Ces annonces, certes terribles, avaient l’air de me laisser assez indifférent, comme si la sentence ne changeait rien. Aucun abattement, aucune douleur, je ne souffrais pas, je ne ressentais rien. Alors, je traversais la ville sans même songer à cela, sans même songer à rien ; j’avançais avec cette pensée toute inerte et ce corps juste en mouvement. J’étais arrivé bien vite au bas de l’escalier qui me ferait monter chez moi. Mais au moment où j’avais posé mon pied sur la première marche, où mon corps fut élevé par la poussée de ma jambe, je compris. J’allais être abattu. Tout allait devenir insoutenable là-haut, mais dans le même temps, mon corps avait semblé se précipiter, comme s’il en avait assez de cacher ma douleur, qu’il avait voulu me laisser seul avec elle, chez moi. Il était pressé de se délivrer de moi, moi j’étais terrifié de me retrouver seul. Et il me poussait malgré moi, à monter toujours, et il me poussait malgré moi à enfiler les marches et les étages, et il m’avait poussé enfin devant ma porte.

Alors, j’entrai dans mon abattement. Quitter le pallier fut le dernier acte de ma stupeur, désormais il n’y avait plus de surprise, plus d’indifférence. Je vis d’abord, tout ce qu’elle m’avait caché, je compris. J’étais devenu en quelques jours, un minable, un tricheur, alors que j’étais il y a quelques mois, le prodige, le génie, la critique me saluait, on m’aimait, on était fier de moi. Maintenant, on me haïssait et on me haïrait, personne ne voudrait me lire et personne ne me lirait plus. Autrefois, au collège, au lycée, à la faculté, je rêvais à ce futur romanesque, à cette réussite certaine, je voulais renverser le roman, révolutionner la littérature, passer après Balzac, Proust, Céline, et les dépasser. J’avais la formule, l’équation qui résoudrait le problème insoluble du roman, j’avais la formule, l’équation qui m’assurait du génie de la création. Tout ce qu’il me restait à faire, c’était écrire. J’avais écrit, raturé, corrigé, réécrit, et en deux semaines seulement, j’avais réussi à surmonter l’épreuve du roman. J’étais venu à bout de ce lion qui avait terrassé tant d’écrivains. Après un tel succès stylo à la main, j’avais affronté les éditeurs, un premier avait refusé le manuscrit — il ne comprenait rien à la littérature —, le second avait accepté — il m’avait compris. Certain de ma réussite, tout ce que je craignais c’était les lecteurs. Comprendraient-ils ? Verraient-ils tout le génie ? Ce fut un succès, le public me comprit, la critique me couronna. Ce devait être le premier roman d’une œuvre ambitieuse, c’était *mon* premier roman. Ce serait mon *dernier*. Quelques jours suffirent pour détruire mon œuvre, pour détruire la seule chose qui m’importait. Je n’avais rien de plus précieux que ce roman, et on allait le détruire sans que je ne puisse répondre. Mon œuvre, ma formule, mon roman, tout était perdu à cause d’un foutu article, à cause d’un foutu journaliste qui m’accusait d’avoir copié des passages entiers, qui m’accusait d’avoir triché dans le jeu de la création, comme si on pouvait tricher à ce jeu-là. Que connaissait-il, lui, de la littérature ? Il ne voyait même pas que ces passages étaient de simples feuilles dans une immense forêt. Moi, les feuilles ne m’intéressent pas, c’est la forêt que je veux saisir, une forêt toute noire qui se dresse et engloutit le lecteur. Mais ce qui préoccupe les journalistes, les critiques, les éditeurs, ce sont les trois feuilles venues d’une autre forêt, sous la force du vent. Comment ne comprenaient-ils pas cela ? N’avaient-ils jamais lu ? Moi, j’avais compris la littérature, j’en étais certain. Eux n’étaient que des ignares, qui avaient voulu détruire mon œuvre, en m’accusant d’avoir triché. L’éditeur pensait que j’avais trahi notre contrat, que j’avais trahi les lecteurs, que j’avais trahi la littérature, mais en vérité, en vérité il pensait que j’avais tout gâché, que j'aurais pu lui rapporter bien plus. Lui ne connaissait pas la littérature, lui connaissait les chiffres, lui ne pouvait pas savoir si je l’avais trahie, moi. Je ne l’avais jamais trahie, elle.

Mais voilà, tout ce qu’ils pensaient pouvait être faux, pourtant je n’avais plus rien, pourtant je n’étais plus rien. Que me restait-t-il ? De l’encre, une plume, une feuille, ce peu ne suffirait pas, parce qu’écrire maintenant c’était vain. Longtemps, j’avais craint d’être médiocre, je refusais d’être *un* auteur, un de ceux qui avait défié le roman mais qui, contrairement aux *grands*, eux qui avaient triomphé, qui étaient sortis héroïquement de ce combat, vigoureux, drapés d’une peau de bête, avaient été vaincus, les mains écrasées par les pattes, le cœur déchiré par les griffes, le crâne ouvert par les crocs de cet impitoyable lion. J’avais cru naïvement — oui, c’est bien naïf de croire cela — vaincre la bête, la dépecer, voir au loin les médiocres, ceux qui avaient eu l’ambition de vaincre sans en avoir les armes, et je me retrouvais vaincu, dépecé, parmi les médiocres, sans ambition et sans arme. Alors, *je me pris à pleurer*, et *ma gloire à venir*, et *ma gloire passée*.

Mon roman perdu, mon œuvre perdue, ma vie perdue.